4

LA QUEUE DU CHIEN D'ALCIBIADE

COMÉDIE EN DEUX ACTES

EN PROSE

PAR M. LÉON GOZLAN,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français, le 29 mai 1850.

BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DES THÉATRES ROYAUX,

RUE DES PIERRES, 46, PRÈS DU POIDS DE LA VILLE,

Le soir au Théâtre Royal.

1850

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHARLES MARÉCHAL, musicien.	MM. Leroux.
LOUIS MARÉCHAL, avocat.	Got.
NELSON, leur ami.	Brindeau.
MARÉCHAL, industriel.	Provost.
ADOLPHE FERRIÈRES.	Delaunay.
MARTIN, concierge.	Micheau.
FLAVIE, (premier rôle).	Mme Moreau-Sainti.
ADELINE, sa nièce, (ingénuité).	Judith.
Un Groom.	

La scène est à Paris, en 1850.

Digitized by Google

LA QUEUE DU CHIEN D'ALCIBIADE,

COMÉDIE.

ACTE I.

Le théâtre représente un salon à deux fins : servant de cabinet d'étude à un avocat et à un musicien; style Louis XVI : boiseries peintes en gris, dessus de portes représentant des sujets mythologiques. Une porte latérale à droite, une porte latérale à gauche, une porte au fond : toutes les trois sur le même plan Une croisée à droite, l'autre à gauche. Cheminée avec pendule, et piano à gauche. Une causeuse entre le piano et le devant de la scène. Près de la cheminée, dans le coin, un seau contenant du coke. Un buste de Démosthènes sur la bibliothèque, laquelle se trouve à droite.

SCENE PREMIERE.

CHARLES, *au piano, en veste du matin.*

Nous aurons donc deux hivers cette année ?... Il ne fera pas chaud à Longchamps aujourd'hui. Cet exécrable bois ne veut pas brûler !... on croirait, ma parole d'honneur, qu'il sait qu'il n'est pas payé.

SCENE II.

LOUIS, *en robe de chambre, venant de la porte latérale de droite,* CHARLES, *soufflant le feu, assis dans la causeuse.*

LOUIS.

Déjà levé!

CHARLES.

Il y a longtemps.

LOUIS.

Il est à peine jour.

CHARLES.

Je ne me suis pas couché.

Digitized by Google

LOUIS.

Oh ! alors... Mais pourquoi as-tu passé la nuit à veiller?

CHARLES.

Que veux-tu? la joie d'avoir pu faire entendre enfin ma partition au directeur de l'Opéra-Comique; le bonheur d'avoir été applaudi par lui, le bonheur plus grand encore de penser qu'aujourd'hui à deux heures j'entrerai en répétition, moi qui poursuis depuis douze ans cette faveur; ces pensées, ces espérances m'ont tenu éveillé toute la nuit. Gronde-moi bien fort, si tu veux, mais passe-moi du coke.

LOUIS.

Pour te gronder, il faudrait d'abord que je me fusse couché.

CHARLES.

Toi aussi?... ah! oui, je devine. Tu auras eu l'esprit occupé par l'affaire que tu as été chargé de défendre d'office, et que tu dois plaider aujourd'hui en Cour d'assises.

LOUIS, *allant s'asseoir au bureau.*

Ce n'est pas cela. De mon côté, j'ai été si content d'avoir eu hier la certitude que je serai chargé comme avocat de soutenir tous les procès de l'administration du chemin de fer du Midi, emploi magnifique, qui me vaudra au moins quinze mille francs par an, que je n'ai pu fermer l'œil de la nuit entière. Tu n'auras plus besoin de courir ni le cachet, ni la romance, ni les éditeurs.

CHARLES.

Merci, mon ami; mais ma position est faite maintenant à moi aussi. Songe! un opéra en trois actes, reçu, joué...

LOUIS.

Applaudi!... Plus d'inquiétude pour notre avenir.

Digitized by Google

CHARLES.

Celui de nos sœurs est assuré.

LOUIS.

Et notre tante Flavie n'aura plus le souci de penser à épouser sans amour quelque vieux podagre de rentier.

CHARLES.

Pour comble de bonheur, voilà mon feu qui s'allume. Notre oncle Maréchal, lui, qui, à quarante-deux ans, a su se faire cinquante mille francs de rentes, aura du moins de quoi se chauffer en arrivant.

LOUIS.

S'il arrive.

CHARLES.

Tu as raison ; on ne sait jamais ce que ce diable d'homme fera... (*Regardant la pendule.*) Il devrait déjà être ici. Sept heures. Il est parti d'Orléans à minuit.

LOUIS.

Je n'imagine pas pourquoi, après être resté dix ans sans venir à Paris, dix ans ! il choisit une aussi exécrable saison pour faire le voyage.

CHARLES.

Est-ce qu'il y a des saisons pour lui ? Est-ce qu'il y a un hiver ? Cet homme, tu le sais bien, est une locomotive. Il va sans cesse, il court, il agit, il gronde, il fume, il bouillonne. Il ne mourra pas, il éclatera un beau jour. Sais-tu pourquoi depuis dix ans il est absent ?...

Allant vers Louis.

LOUIS.

Non.

CHARLES.

C'est un secret.

LOUIS.

Ah ! bah !

Digitized by Google

CHARLES.

Oui, un secret que notre excellente tante Flavie m'a confié, en me laissant comprendre que je pourrais te le confier à mon tour.

LOUIS, *se levant.*

Parle!

CHARLES.

Il y a environ dix ou onze ans, lorsque notre père et notre mère vivaient encore, et nous étions bien jeunes, toi et moi, l'oncle Maréchal, qui était veuf depuis quelque temps, fut sur le point d'épouser notre tante Flavie.

LOUIS.

Pas possible!

CHARLES.

Les choses étaient même fort avancées, si avancées que notre tante s'habillait déjà pour aller à la mairie. Le voile, les gants blancs, le bouquet de fleurs d'oranger. A ce moment suprême elle reçoit un billet de son futur époux, un billet d'autant plus inexplicable de sa part qu'il s'était toujours montré et qu'il n'a pas cessé d'être fort sévère sur le chapitre des mœurs. Ce billet ne renfermait qu'une seule phrase, mais si bizarre, si impertinente...

LOUIS.

Ah! mon Dieu! qu'était-ce donc?

CHARLES.

Tu vas voir. Après avoir lu ce billet, notre tante fut si indignée, si courroucée, qu'elle répondit d'une façon non moins brève : « Monsieur, je ne vous épouserai jamais, non! » L'oncle Maréchal retourna le jour même à ses forges d'Orléans et il ne revint plus à Paris.

LOUIS.

Mais enfin, que contenait ce billet?

Digitized by Google

CHARLES.

Ces mots seulement : « Mademoiselle, je vous prie de venir à la mairie avec une robe très-décolletée. »

LOUIS,

Ah! mon Dieu! mon Dieu! je comprends très-bien en effet que notre tante Flavie ait renoncé soudainement à ce mariage. Je brûle de connaître à fond ce roman de famille, et, je te le jure, je saurai...

CHARLES.

Tu n'en sauras jamais davantage. Notre tante m'a dit tout ce qu'elle savait, et je ne crois pas qu'il convienne d'interroger trop ouvertement là-dessus l'oncle Maréchal.

LOUIS.

Tu as raison.

CHARLES.

Quant au but essentiel de son voyage à Paris, il m'échappe comme à toi, je te l'avoue.

LOUIS.

Je m'explique d'autant moins ce voyage, que nous avons lu dans un journal, la semaine dernière, qu'il se mettait sur les rangs pour la députation dans son département du Loiret. Que viendrait-il faire à Paris au moment où sa présence là-bas est si utile à son élection?

CHARLES, *qui est allé s'asseoir près de la cheminée.*

Peut-être a-t-il jugé à propos, mais ce serait bien extraordinaire, de nous apporter lui-même la pension qu'il nous fait.

LOUIS.

Elle sera la bienvenue!

CHARLES.

Nous devons au propriétaire, au tapissier, aux pro-

Digitized by Google

fesseurs de nos deux jeunes sœurs, au bottier, au tailleur, à notre homme de ménage...

LOUIS.

Dis plutôt : A qui nous ne devons pas : ce sera plus vite fait. Et combien t'a rapporté ta musique, ce mois-ci?

CHARLES.

Rien. Et toi, qu'as-tu gagné avec tes paroles, avocat?

LOUIS.

Rien.

CHARLES, *se levant, serrant la main de Louis.*

Fraternité, égalité!

LOUIS.

Tiens! je n'ai plus le courage de rire de notre détresse.

CHARLES.

Il faut en rire, au contraire, puisqu'elle est sur le point de finir. J'ai toujours envié le caractère de notre camarade Nelson. Il se soulage en jurant, en tempêtant contre le sort. Il l'insulte, il le soufflette, il le provoque, il lui remet sa carte, il l'appelle en duel.

LOUIS.

Oui, mais il ne le tue jamais. Il a été furieux avant-hier, toute la soirée; je ne sais trop pourquoi, par exemple.

CHARLES.

Je le sais, moi.

LOUIS.

Tu sais donc tout, Charles?

CHARLES.

La dévote Mme de Germainvilliers lui a fermé sa porte; et derrière cette porte il y a une fort jolie fille qui a cent mille écus de dot. On le trouve trop dissipé, trop joueur, trop fou. Adieu l'espoir de ce riche mariage. Aussi, Nelson, horriblement désappointé, nourrit un

Digitized by Google

projet d'avenir auquel il veut nous associer... On marche dans l'antichambre; c'est lui sans doute...

SCENE III.

CHARLES, MARÉCHAL, LOUIS.

MARÉCHAL, *entrant par le fond, tenue bourgeoise, rosette à sa boutonnière.*

C'est moi!

CHARLES.

Notre oncle Maréchal!

MARÉCHAL.

Que je vous embrasse!

CHARLES.

Nous ne vous attendions plus.

MARÉCHAL, *s'asseyant près du feu dans la causeuse.*

Une heure de retard! Une heure entière employée à me faire épousseter, brosser, cirer dans le passage des Panoramas. Mais qu'importe? Je vous vois, et me voici dans ce Paris que j'adore. Comme il est embelli depuis dix ans que je n'y étais venu. Au débarcadère, pas de fiacre, pas de cabriolet; obligé de venir à pied. Les quais du jardin des Plantes sont en réparation, comme il y a dix ans; j'enfonçai dans la boue jusqu'à la cheville. Quel beau pont que le pont d'Austerlitz! On le répare aussi, on le réparait il y a dix ans, on le répare toujours! Quel coup d'œil! Me voilà sur les boulevards; autre merveille! on les pave en ce moment; on les pavait aussi il y a dix ans. J'ai trebuché vingt fois avant d'être à la porte Saint-Martin. Là, j'ai été forcé de m'arrêter pour laisser passer vingt charrettes de foin, trois convois funèbres, et un régiment qui retournait à Vincennes! Quelle variété! quelle animation! quel mou-

Digitized by Google

vement! Je me disais cela, lorsqu'une corde tendue d'un côté à l'autre de la chaussée du boulevard Montmartre, qu'on couvre d'asphalte, comme il y a dix ans, a failli me faire faire la culbute. Tranchons le mot : je l'ai faite. Mon chapeau est tombé en flèche dans une affreuse chaudière. Tout le monde a ri, j'ai ri aussi, j'en ris encore... Ville charmante! Ah! j'adore, j'adore Paris !...(*Il se lève.*) Enfin, me voici rue de la Michodière, n° 40 bis, chez mes bons et chers neveux. Votre logement n'est pas mal; cour avec écurie, escalier avec statue, concierge avec piano. A propos de concierge, il est difficile, je crois, d'en trouver un plus dévoué que le vôtre à son propriétaire. Je ne lui avais pas encore adressé la parole que, me prenant pour un futur locataire, il m'a vanté de haut en bas sa maison : il m'en a dit la valeur, le rapport, les avantages... Ah! ça, ceci, est-ce le cabinet de l'avocat, ou celui du musicien?

CHARLES.

De l'un et de l'autre.

MARÉCHAL.

Cependant...

CHARLES.

Quand il se présente un client, je me retire; s'il vient un éditeur de musique, c'est lui qui s'en va.

MARÉCHAL.

Et vient-il souvent des clients?

LOUIS.

Jamais.

MARÉCHAL.

Et des éditeurs de musique?

CHARLES.

Jamais. Rassurez-vous pourtant, mon oncle; depuis

Digitized by Google

hier notre position est bien changée. Moi, d'abord, j'ai un opéra...

LE CONCIERGE, *qui est entré par le fond, à Charles.*

M. Charles? cette lettre pour vous... (*A Louis.*) et celle-ci pour vous, monsieur... (*Il sort.*)

CHARLES, *regardant l'adresse.*

De la direction de l'Opéra-Comique.

LOUIS, *de même.*

De l'administration du chemin de fer du Midi...

Il quitte sa robe de chambre et met un habit que le Concierge lui a porté en apportant les lettres.

CHARLES.

Ces deux lettres, mon cher oncle, vous diront mieux que nous les heureux changemens survenus dans notre existence... (*Il lit.*) « Mon cher monsieur, je suis encore sous le charme de la délicieuse partition que vous m'avez fait entendre hier. Moi, j'ai reçu et je reçois à bras ouverts votre opéra... » Vous entendez, mon oncle?

MARÉCHAL.

Très-bien!

CHARLES, *lisant.*

« Malheureusement je ne suis pas le véritable directeur de l'Opéra-Comique. J'ai le titre, mais M. Brunel a les fonds; en sorte que le faux directeur, c'est le véritable. Comme tout le monde, M. Brunel adore votre charmante musique; mais tandis que j'écoutais votre partition, lui, de son côté, recevait un opéra du compositeur Goulstroum, jeune Magyar, qui a joué un rôle militaire et politique dans l'insurrection de Hongrie. »

LOUIS.

Voilà un titre musical!

Digitized by Google

CHARLES, *lisant.*

« Ce jeune Goulstroum a fait le siége de Pesth, de Bude et de Comorn. »

LOUIS.

Encore s'il avait fait le *Siége de Corinthe!*

CHARLES, *lisant.*

« Vous comprenez, mon cher M. Maréchal, que le théâtre n'est pas coupable de préférer un peu d'excentricité dans la personne d'un compositeur, quand le public est le premier à le rechercher. M. Brunel, malgré mes instances, vous sacrifie à Goulstroum. Mais le grand Opéra vous reste, l'Opéra où vous attendent les plus brillans succès. » Mon rêve est fini.

MARÉCHAL, *à Louis.*

Voyons le tien.

LOUIS, *lisant.*

« Cabinet du directeur de l'administration du chemin de fer du Midi. Vos vastes connaissances du droit commercial et de la nouvelle législation sur les chemins de fer vous rendent plus digne que qui que ce soit d'être l'avocat de notre compagnie. Je vous aurais conféré aujourd'hui même ce titre bien mérité, sans un événement que j'étais loin de prévoir. La princesse allemande Aloïse de Kirchberg... »

CHARLES.

Je la connais; c'est elle qui a importé en France la polka.

LOUIS, *lisant.*

« M'ayant recommandé vivement M. Eugène Mauléon, jeune avocat de Paris... »

CHARLES.

C'est cela! notre premier polkeur.

Digitized by Google

LOUIS, *lisant.*

« Et la princesse ayant deux mille actions dans notre entreprise, je suis forcé, bien qu'à mon grand regret, de le nommer à votre place. Agréez, etc. »

CHARLES.

Beaumarchais! Beaumarchais! Ce fut un polkeur qui l'obtint.

MARÉCHAL.

Mes pauvres garçons, votre situation m'alarme. Je reste comme auparavant votre seul appui, et cet appui, songez-y sérieusement, d'un moment à l'autre peut vous manquer. On se marie, cela se voit; on meurt, cela se voit aussi; on est ruiné, cela ne s'est jamais tant vu. Encore, si vous n'aviez à songer qu'à vous seuls, mais vous avez trois sœurs, deux en pension, une avec vous; elles sont charmantes, sans contredit; malheureusement les filles charmantes coûtent aussi cher pour leur entretien que celles qui ne le sont pas. Oh! mes pauvres garçons! mes pauvres garçons! Avez-vous voyagé sur mer?

CHARLES.

Non.

LOUIS.

Pourquoi nous demandez-vous?...

MARÉCHAL.

Pour que le vaisseau marche, il faut du vent et des voiles. Vous avez des voiles, c'est votre intelligence. Le vent, c'est la fortune qui souffle toujours de quelque côté. Le vaisseau, c'est vous. D'où vient que vous ne marchez pas?

CHARLES.

Nous n'en savons rien.

Digitized by Google

MARÉCHAL, *délibérément.*

Ni moi non plus.

LOUIS, *à part.*

Il est plus excentrique que jamais.

MARÉCHAL.

Mais vous ne me parlez pas d'Adeline... je ne la vois pas...

CHARLES.

Nous allons la marier.

MARÉCHAL.

Bonne nouvelle, alors! dites-moi donc cela, et avec qui la mariez-vous? Serait-ce par hasard avec ce M. Nelson dont vous m'avez parlé quelquefois dans vos lettres, cet original?

CHARLES.

Non, mon oncle.

LOUIS, *à part.*

Il parle d'original.

MARÉCHAL.

Dans tous les cas, j'espère que vous ne la donnez ni à un avocat, ni à un musicien. Quelle est la famille du jeune homme? Est-il grand? est-il jeune? est-il beau? C'est presque un gendre que vous me donnez; et un gendre continue la famille. Il est donc essentiel qu'il soit beau. S'il ne l'est pas, il faut s'attendre à la douleur de se voir survivre dans des petits-fils abominablement laids. Avez-vous lu Lavater? Il nous éclaire sur ce danger. Oui, Lavater prouve, dans son fameux traité sur la physionomie, que si l'on n'y prend garde, on descend par une marche continue de dégradation physique de l'Apollon à la grenouille. On ne se croit pas un Apollon, mais on serait désolé d'avoir de petits neveux faits comme des grenouilles. Mais voyons le côté sérieux de ce mariage. Adeline sera-t-elle heureuse?

Digitized by Google

CHARLES.

Oui, mon oncle, très-heureuse; et son bonheur, s'il faut vous le dire, s'étendra peut-être jusqu'à nous. Quoique le bonheur...

MARÉCHAL.

Et comment cela?

CHARLES.

Adeline entre dans une famille de grands manufacturiers, de riches négocians où mon frère Louis et moi trouverons, c'est désormais notre dernier espoir, les protecteurs, les appuis qui jusqu'ici nous ont manqué.

MARÉCHAL.

Ah! tant mieux! j'avais besoin d'entendre ce que vous me dites là. Il ne me reste plus qu'à connaître mon futur neveu par alliance.

SCENE IV.

LOUIS, CHARLES, FERRIÈRES, MARÉCHAL.

LOUIS.

Ah! le voilà; c'est lui!

FERRIÈRES.

Je vous dérange peut-être.

CHARLES *et* LOUIS.

Nullement.

MARÉCHAL, *à part, après avoir examiné Ferrières.*

Lavater ne serait pas trop mécontent.

CHARLES.

Nous parlions de vous à notre excellent oncle, que nous vous présentons.

MARÉCHAL.

Enchanté, monsieur, d'apprendre que vous serez bientôt de la famille.

Digitized by Google

FERRIÈRES, *embarrassé.*

Certainement, monsieur... Croyez que de mon côté... (*A Louis et à Charles.*) J'ai à vous parler.

CHARLES.

Si c'est au sujet de votre mariage avec notre sœur, vous pouvez vous expliquer sans réserves devant notre oncle.

MARÉCHAL.

Je tiens beaucoup à savoir où en est ce mariage.

FERRIÈRES.

Je le considérais encore hier comme sur le point de se conclure; il me semblait impossible que mes parens...

MARÉCHAL, *à part.*

Aïe!

LOUIS.

Est-ce qu'ils s'opposeraient?...

FERRIÈRES.

Non, mes amis; votre sœur est à leurs yeux, comme elle est à ceux de tout le monde, une personne parfaite de grâces, de charmes, de bonté...

MARÉCHAL, *à part.*

J'attends la conjonction adversative *mais*...

FERRIÈRES.

Ah! pourquoi ma famille prétend-elle retarder mon bonheur?

MARÉCHAL, *à part.*

La voilà.

FERRIÈRES.

Oui, elle m'engage, elle m'oblige à ne me marier que dans trois ans; lorsque j'aurai accompli ma vingt-cinquième année.

CHARLES.

Et vous avez consenti à ce délai?

Digitized by Google

FERRIÈRES.

La volonté d'un père...

CHARLES, *piqué et résigné.*

C'est très-bien.

MARÉCHAL.

C'est très-mal, au contraire, monsieur! Il fallait connaître les intentions de vos grands parens avant de vous proposer à la main de ma nièce; il fallait leur demander la permission de l'aimer.

CHARLES.

Mon oncle!

LOUIS, *à part.*

Ceci nous achève.

FERRIÈRES.

Comme je serais désolé que mes paroles fussent prises pour un prétexte d'éloigner indéfiniment le moment de m'unir à votre famille, je suis prêt à contracter envers vous tel engagement d'honneur...

MARÉCHAL, *brusquement.*

Pas d'engagemens, monsieur. D'ici à trois ans, rien ne nous assure que ma nièce n'aura pas aussi de son côté d'autres vues, d'autres prétentions...

FERRIÈRES.

Je comprends : vous voulez avoir le droit... Enfin, me punissant d'un tort qui n'est pas le mien, vous me refusez la main de votre nièce.

CHARLES, *retenant Ferrières.*

Émile!

LOUIS, *de même.*

Non, nous connaissons trop ta loyauté : notre sœur attendra.

MARÉCHAL, *contrarié.*

A la bonne heure!

Digitized by Google

FERRIÈRES.

Merci, mes bons amis, merci! Je sens tout le prix de votre procédé généreux; de mon côté, j'aurai la délicatesse qu'il commande. Ma conduite se soumettra aux exigences du monde. Il vous blâmerait si je continuais à venir chez vous avec une assiduité qui ne m'est plus permise devant trois années d'attente. Je me résignerai : je viendrai chez vous, mes amis, toutes les fois que vous m'appellerez. Adieu! Dites tous mes regrets à votre sœur, mais dites-lui surtout mes espérances... (*A Maréchal.*) Adieu, aussi, monsieur, malgré votre sévérité... (*Il sort.*)

SCENE V.

LOUIS, CHARLES, MARÉCHAL.

MARÉCHAL, *assis sur la causeuse.*

Au revoir, monsieur, si jamais l'on vous revoit...

CHARLES.

Pauvre ami!

MARÉCHAL.

Vous croyez à ces grimaces?... C'est toujours ainsi que se font les ruptures depuis la sortie du paradis terrestre. On obéit à son père, on a le cœur plein de regrets... Trois mois après on est marié avec une autre femme.

CHARLES.

Mais, mon oncle, qui forçait M. Ferrières à demander avec tant d'instances la main d'Adeline? Il faut voir les choses...

MARÉCHAL.

Je vois le fait, et le fait est qu'il n'épouse pas votre sœur. Je ne sais, mais tout me paraît singulièrement aller dans cette maison : les clients ne viennent pas, les

Digitized by Google

amoureux s'en vont... Mes pauvres enfans! mes pauvres enfans!

ADELINE, *dans la coulisse.*

Mais non! mais non!

LOUIS.

Voici notre sœur.

SCENE VI.

LOUIS, CHARLES, MARÉCHAL, ADELINE.

ADELINE, *venant de la porte latérale de gauche et parlant à l'intérieur.*

Je vous dis que cela ne sera pas; non!

MARÉCHAL.

Une dispute!

ADELINE, *apercevant Maréchal.*

Arrivé! Et l'on n'est pas venu nous le dire!...

Elle se jette dans ses bras.

MARÉCHAL.

Et avec qui donc t'expliquais-tu si vivement?

ADELINE.

Avec ma bonne tante Flavie. Oh! ce n'est pas un secret, mon oncle; comme on a dû vous le dire, je vais me marier.

MARÉCHAL.

Oh! pas encore!

ADELINE.

Comment! pas encore!

CHARLES, *bas à Maréchal.*

Prenez garde! des ménagemens...

MARÉCHAL.

Quand je dis pas encore!... oui, tu vas te marier, je le sais.

Digitized by Google

ADELINE.

Eh bien! ma bonne tante Flavie, qui a le tort de croire qu'elle nous est à charge, me disait que le jour même de mon mariage avec M. Ferrières, elle se retirerait dans un couvent.

MARÉCHAL, *avec intérêt.*

Dans un couvent!

LOUIS.

Quelle idée!

CHARLES.

Est-ce que nous souffririons?...

ADELINE.

Je lui disais que non; que moi, mes frères et vous, notre excellent oncle, nous nous y opposerions de toutes nos forces, n'est-ce pas?

MARÉCHAL.

Moi? mais sans doute, je voudrais... je souhaiterais de toute mon âme... mais, comme vous le savez peut-être, je me suis mis sur les rangs pour la députation dans mon département. Si je suis nommé, il faudra que je vive à Paris; alors mes dépenses devenant beaucoup plus fortes, vous comprenez... Ce n'est pas que je sois sûr d'être nommé... oh! non; je crois au contraire que mon compétiteur l'emportera sur moi.

CHARLES.

Pourquoi?

MARÉCHAL.

Il est bègue, il est borgne, il est sourd; mais enfin, il faut tout prévoir... Non! il vaut mieux tout vous dire... mes chers et bons amis, sachez-le, je suis ruiné...

TOUS.

Ruiné!

Digitized by Google

MARÉCHAL.

Complétement ruiné. C'est pour cacher ma position aux yeux du monde, que je me suis porté à la députation. Les derniers événemens politiques m'ont renversé, brisé, tué; faillites sur faillites; bref! ma fortune est tellement réduite... Je ne vous apporte pas même la pension que je vous avais faite jusqu'ici avec tant de régularité, avec tant de bonheur.

CHARLES, *allant lentement et d'un air consterné s'appuyer sur le bureau qui est à sa droite.*

Ce dernier coup !... L'avenir n'est pas beau pour nous.

LOUIS, *dans le même sentiment que son frère, s'est porté vers la gauche et un peu sur l'avant-scène. Avec découragement.*

Il est épouvantable!

ADELINE, *toute attristée aussi, suit des yeux son frère Louis. Pendant ce jeu de scène des trois jeunes gens, Maréchal promène sur eux un regard observateur, se frotte doucement et expressivement les mains, et sourit de l'air d'un homme qui a réussi dans son projet. Il est bien entendu que les jeunes gens ne voient aucun de ces signes de satisfaction faits par Maréchal.*

Ne désespérez pas encore; je m'emploierai pour vous auprès de M. Ferrières dès que j'aurai le bonheur d'être sa femme. Sa famille dispose de beaucoup d'emplois dans l'industrie, dans les finances... Mais comme vous me regardez tous!

NELSON, *dans la coulisse.*

Vous êtes une indigne coquine! une drôlesse! une infâme!

Digitized by Google

SCENE VII.

LOUIS, CHARLES, NELSON, MARÉCHAL, ADELINE.

CHARLES, *allant au-devant de Nelson.*

Et à qui parles-tu de ce ton-là?

NELSON, *avec véhémence.*

A qui? A une misérable femme!

CHARLES.

Une femme!

MARÉCHAL.

Qui vous poursuivait?

NELSON.

Il y a longtemps qu'elle me poursuit.

LOUIS.

Quelque intrigue malheureuse?...

MARÉCHAL.

Quelque jolie femme abandonnée?...

NELSON.

Une jolie femme! Figurez-vous l'une des trois Parques; la plus vieille, la plus laide; celle qui tient les ciseaux. D'ailleurs, vous la connaissez aussi bien que moi.

MARÉCHAL.

Moi!... Son nom?

NELSON.

La Fatalité!

MARÉCHAL.

Bon! c'est une fiction, un être chimérique.

NELSON.

Chimérique, monsieur! mais rien n'est plus réel. Oh! le paganisme! le paganisme! quelle belle religion, monsieur! on y reviendra. Il avait tout animé, tout person-

Digitized by Google

niné ! parce que tout existe. La Fatalité une fiction ! je ne vois qu'elle depuis un mois. C'est une grande femme maigre qui a dû être danseuse ; elle a de grands pieds, des cheveux gris, un nez de vautour, de fausses dents, des lunettes vertes, des bras maigres, des mains osseuses, un chapeau jaune, un cachemire français sur les épaules, et, pour comble d'horreur, elle a un petit chien sur son bras. Si vous la rencontrez de bonne heure, le matin en sortant de chez vous, vous êtes sûr de recevoir un billet de garde dans la journée, d'être éclaboussé des pieds à la tête, d'avoir un compatriote à dîner, de verser de cabriolet au milieu des boulevarts, ou de vous rencontrer le jour du terme face à face avec votre propriétaire. Enfin, attendez-vous à tous les guignons du monde, si vous avez seulement frôlé sur votre passage cet infâme bas-bleu appelé la Fatalité ! Savez-vous le tour que cette respectable coquine vient de me jouer ? Il me restait douze mille francs d'une fortune de deux cent mille. Avec ces douze mille francs, je comptais payer mon passage et le vôtre, mes bons amis, sur l'un des deux vaisseaux qui partent chaque mois du Hâvre pour la Californie.

CHARLES.

La Californie ?...

NELSON.

Eh ! oui... c'était là mon grand projet, notre dernière ressource, d'aller tous les trois chercher fortune dans ce pays de l'or, où il n'y a qu'à enfoncer les mains dans la boue pour en trouver... comme chez nous... Seulement, il y a moins de boue que chez nous et plus d'or. Je cours chez le notaire où se trouvaient mes fonds, où

Digitized by Google

étaient ces douze mille francs, tout ce qui me restait, enfin... Mon notaire était parti...

CHARLES.

En fuite?

NELSON.

Tu l'as dit! parti lui-même pour la Californie sur l'un des deux vaisseaux, parti avec mon argent pour faire de l'or, parti avec notre seul espoir. Eh bien! direz-vous encore que la Fatalité n'est pas attachée à mes pas? Mais sur le seuil même de votre porte, elle ne m'avait pas encore quitté, puisque j'y ai rencontré le père de M. Ferrières, qui m'a appris que son fils, dont vous avez dû recevoir la visite, renonçait à la main de votre sœur Adeline, pour épouser bientôt je ne sais plus quelle parente.

ADELINE.

Ah!... (*Elle est sur le point de s'évanouir.*)

MARÉCHAL, *d'un ton triomphant.*

Qu'ai-je dit?

CHARLES, *allant à Adeline.*

Ma sœur!... (*A Nelson.*) Qu'as-tu fait?

NELSON.

Quoi! elle ignorait? Encore la Fatalité!... (*A Maréchal.*) Monsieur, pour entrer ici aurait-elle pris votre sexe et votre visage? Ne seriez-vous pas la Fatalité elle-même?

MARÉCHAL.

Je ne suis que son oncle.

LOUIS, *à Nelson.*

C'est M. Maréchal...

NELSON.

Votre oncle?

MARÉCHAL.

Lui-même.

Digitized by Google

LOUIS, *présentant Nelson à Maréchal.*

M. Nelson de Fondreval.

MARÉCHAL.

Je l'avais reconnu.

NELSON, *à Maréchal.*

Oh! pardon, monsieur!... je vous ai froissé, en vous traitant... d'une façon si mythologique... Vous qui prenez une part bien vive, j'en suis sûr, à notre désolation.

MARÉCHAL.

Oh! une très-grande part.

NELSON.

Ah! monsieur! ah! monsieur!...

MARÉCHAL, *après un temps assez long.*

Oui, le désastre est complet, complet pour tous; c'est un naufrage. Pauvres et bons amis! mais que faut-il donc savoir? que faut-il donc faire en ce monde pour réussir? pour parvenir?... (*A ses neveux.*) Je vous ai fait apprendre, à toi, Charles, et à toi, Louis, le grec, le latin, l'anglais, l'allemand, la physique, la chimie, l'astronomie, tout! à chaque concours vous avez été les premiers. Toi, Louis, tu es un excellent avocat; toi, Charles, un habile musicien; je t'ai même fait faire ton droit, ton droit! pour que tu eusses deux cordes à ton arc, comme on dit. Ce ne sont pas les professions qui vous manquent. Que peut-on dire de vos mœurs, de votre conduite? du bien, rien que du bien. Et quant à toi, ma pauvre Adeline, tu es belle, tu es bonne, charmante, dévouée, accomplie.

ADELINE.

Mon oncle!...

MARÉCHAL.

Il n'est pas un homme bien né qui ne dût envier ta

Digitized by Google

main. Et pourtant, vous, mes chers neveux, vous courez d'un pas rapide au gouffre béant de la pauvreté; toi, ma nièce, et plus tard tes deux autres sœurs, vous disparaîtrez successivement dans celui de la misère et du célibat. Où est la cause de cette affreuse injustice? cherchons-la.

NELSON, *avec ironie.*

Oui, cherchons-la.

MARÉCHAL, *après un silence, à ses neveux.*

Vous ne la trouvez pas?

CHARLES.

Non.

LOUIS.

Non.

MARÉCHAL, *à Adeline.*

Ni toi non plus?

ADELINE.

Ah! mon Dieu, non.

MARÉCHAL.

Attendez...

NELSON.

Pardieu! nous serons bien avancés quand nous aurons trouvé la cause de cette affreuse injustice du sort.

CHARLES.

Nelson a raison, la Fatalité!

NELSON.

Ah! tu y viens enfin! Et je ne vous ai pas fait le portrait du guignon, autre misérable qui n'existe que trop. Un petit sec, maigre, blond, louche, figure de rasoir, brêche-dent, spirituel, taquin, époux de la Fatalité! Guérissez-nous, qu'importe la cause du mal! mais nous perdons notre temps... (*Il va pour sortir.*)

MARÉCHAL, *le retenant.*

Encore un instant, monsieur. Il y a quinze ou vingt

Digitized by Google

ans, je me souviens d'avoir vu une pièce... par exemple, je ne sais plus sur quel théâtre... une pièce dans laquelle un jeune médecin ne sachant plus quels moyens employer pour se faire un nom, une clientèle, avait recours à des articles de journaux, à des éloges hyperboliques, monstrueux, qu'un rédacteur de ses amis publiait sur lui. On allait ensuite le demander dans des hôtels, chez des princesses russes, polonaises... Cette bluette m'amusa beaucoup. En auriez-vous entendu parler? Eh bien! je crois que si...

CHARLES.

Mais, mon oncle, cette bluette est tout simplement une délicieuse comédie; c'est *le Charlatanisme*, par M. Scribe.

NELSON.

Mais qui donc, monsieur, ne connaît pas cette pièce? Est-ce que, par hasard, vous nous conseilleriez d'employer les moyens de charlatanisme inventés par l'auteur? D'abord, ils sont usés, usés jusqu'à la corde. Cela s'est appelé depuis une réclame. La réclame même est usée. Tout est usé, monsieur, tout! Quelle idée! venir conseiller aux gens pour aller plus vite d'employer les chevaux quand on parle déjà de remplacer la vapeur! Mais vous avez donc dormi vingt ans, cent ans? et encore, non, monsieur, vous ne dormiez pas; vous étiez mort, vous sortez du tombeau : comment vous portez-vous? Quel conseil!

MARÉCHAL.

Mais je n'ai rien conseillé... je citais un souvenir... Je conviens que ce moyen... Voyons-en un autre... (*Après avoir réfléchi.*) Avez-vous lu l'histoire d'Alcibiade?

NELSON.

Monsieur, en un pareil moment, la plaisanterie...

Digitized by Google

MARÉCHAL.

Connaissez-vous, répondez-moi, l'histoire d'Alcibiade?

NELSON.

Encore une fois!...

CHARLES.

Mon oncle!

MARÉCHAL.

Je vais vous la raconter.

NELSON, *prenant son chapeau.*

Adieu, mes amis; j'aime mieux m'asphyxier tout de suite.

LOUIS, *retenant Nelson.*

Voyons, Nelson...

MARÉCHAL.

Je vous ne la raconterai pas...

NELSON.

A la bonne heure!

MARÉCHAL.

Aujourd'hui. Mais, voulez-vous que je tente de vous sauver?

NELSON, *avec un ton impertinent.*

Vous? allons donc!

MARÉCHAL.

Comment, allons donc! Croyez-vous, monsieur, que nous soyons à l'Assemblée nationale pour me parler si... parlementairement? D'ailleurs, c'est à mes neveux que je m'adresse... (*A ses neveux.*) Vous ne répondez pas?

CHARLES.

Nous n'avons plus ni force ni courage.

MARÉCHAL.

Eh bien! je vous sauverai; et vous aussi, M. Nelson, par-dessus le marché.

Digitized by Google

NELSON.

Il y a donc marché?

MARÉCHAL.

Oui.

NELSON.

Auriez-vous, monsieur, l'excessive fatuité de vous croire le diable? et allez-vous nous proposer de vous vendre notre âme?

MARÉCHAL.

Votre âme, non; mais votre volonté pendant une semaine, deux peut-être, un mois s'il le faut.

NELSON.

Que ferez-vous, bon Dieu! de notre volonté?

MARÉCHAL.

Tout ce qu'il me plaira. Qu'avez-vous à perdre?

NELSON.

Au fait... (*Aux autres personnages.*) qu'en dites-vous? Cédons-lui notre volonté au prix coûtant.

CHARLES.

Pour moi, je me prête à tout ce que mon oncle voudra, convaincu qu'il ne peut vouloir que notre bien.

LOUIS.

Moi aussi.

CHARLES.

Et toi, Adeline?

ADELINE.

Je veux tout ce que vous voudrez.

MARÉCHAL.

Il est donc bien convenu que je vais être maître absolu de faire tout ce qu'il me plaira de ces volontés que vous m'abandonnez?

NELSON.

Cependant...

MARÉCHAL.

Pas de cependant. Tout ou rien; oui ou non... (*Il tend la main.*) C'est un pacte.

Digitized by Google

TOUS.

Accordé!

NELSON, *à Maréchal.*

A l'œuvre, maintenant!

MARÉCHAL, *à Nelson.*

Je commencerai par vous; mais répondez-moi avec la plus parfaite sincérité. Quel était votre dernier espoir?

NELSON.

Épouser Mlle de Germainvilliers que j'adore.

MARÉCHAL.

On vous l'a refusée?

LOUIS.

Comme toutes les femmes qu'on adore!

MARÉCHAL.

Très-bien! Vos mœurs?...

Charles entraîne doucement Adeline vers la cheminée.

NELSON.

Légères... rien contre l'honneur cependant.

MARÉCHAL.

Vous aimez à briller, à dépenser, à ne rien faire.

NELSON.

Le portrait n'est pas flatté.

MARÉCHAL.

J'en garantis la ressemblance. Votre train de vie? voyons, vous allez le matin?...

NELSON.

Déjeuner au Café anglais... comme tout le monde.

MARÉCHAL.

L'après-midi?

NELSON.

Me promener à cheval au bois... comme tout le monde.

MARÉCHAL.

Le soir?

Digitized by Google

NELSON.

A l'Opéra... comme tout le monde.

MARÉCHAL.

Le lendemain ?

NELSON.

Le lendemain... je recommence.

MARÉCHAL.

Aujourd'hui, à deux heures, il y a grand sermon à Notre-Dame. M. l'abbé Justin prêche sur l'enfer... (*Il tire sa montre.*) Déjà midi ; il y aura foule ; prenez un cabriolet, et partez ! allez à Notre-Dame...

Étonnement général.

ADELINE.

A Notre-Dame!

NELSON.

Pourquoi faire ?

MARÉCHAL.

Pour entendre prêcher sur l'enfer.

NELSON, *renversé de surprise ainsi que les autres personnages.*

Ah ! ça !

MARÉCHAL.

Vous vous placerez devant la chaire, le plus en vue possible.

NELSON.

Un instant! ceci est par trop invraisemblable.

MARÉCHAL.

Déjà des objections ! Ah! si vous croyez que je vais faire avec vous une comédie classique où je dois éviter avec le plus grand soin tout ce qui peut sortir des règles de la vraisemblance, sous peine... Tenez, mieux vaut que nous partions tout de suite, vous pour la Californie, et moi pour Orléans.

Digitized by Google

NELSON.

Permettez, monsieur, c'est si imprévu...

MARÉCHAL.

Imprévu! l'imprévu vous étonne! mais, excepté le retour du soleil chaque matin, qu'est-ce qui n'est pas imprévu en France? Et encore, le soleil!... Un beau jour, ce roi de la nature peut se lever président. Pas de mais, pas de si, pas de réflexions... partez!

NELSON.

Je pars!

MARÉCHAL.

Très-bien! nous nous reverrons.

NELSON.

Quand?

MARÉCHAL.

Ce soir.

NELSON.

Où?

MARÉCHAL.

Ici.

NELSON.

Au revoir.

MARÉCHAL.

Je vous baise les mains.

NELSON.

Moi les griffes... (*A part.*) C'est le diable... (*Il sort.*)

SCENE VIII.

LOUIS, MARÉCHAL, ADELINE, CHARLES.

MARÉCHAL.

A nous maintenant, ma chère nièce. Comment gouvernes-tu cette maison?

ADELINE.

C'est ma tante Flavie qui la dirige, et cela, mon on-

Digitized by Google

cle, avec la plus sévère économie, la plus grande simplicité.

MARÉCHAL.

Recevez-vous quelquefois?

ADELINE.

Vous voulez vous moquer, mon oncle? nous, recevoir! Jamais!

MARÉCHAL.

Vous recevrez ce soir.

LOUIS, *étonné.*

Ici! chez nous!

CHARLES, *de même.*

Vous n'y songez pas, grand Dieu!

MARÉCHAL.

Puisque c'est la tante Flavie qui dirige la maison, et vous ne pouviez la confier à de meilleures mains... (*A Charles.*) va la prévenir, en lui annonçant mon arrivée, de la soirée que vous donnez.

CHARLES.

Mais, mon oncle!...

MARÉCHAL, *le poussant.*

Cours la prévenir... (*Charles sort.*)

SCENE IX.

LOUIS, MARÉCHAL, ADELINE.

MARÉCHAL, *à Adeline.*

Et toi, va écrire et expédier sur-le-champ les lettres d'invitation.

ADELINE.

Mais à qui?

MARÉCHAL.

A qui tu voudras: à ceux que vous connaissez et, surtout à ceux que vous ne connaissez pas. Va! mais, va vite!

Digitized by Google

ADELINE.

Mon bon oncle, cette fête, cette soirée donnée juste au moment où la tristesse vient d'entrer dans la maison...

MARÉCHAL.

Eh bien?

ADELINE.

Ne craignez-vous pas que nous manquions de cette gaieté si nécessaire aux gens qui reçoivent? Ne craignez-vous pas?...

MARÉCHAL.

Tu as raison; ajoute au bas de tes lettres : On dansera.

LOUIS.

Et nous devons trois termes!...

MARÉCHAL.

Mais, hâte-toi!... Mais, non, attends!... encore un mot! Comment t'habilles-tu ordinairement?

ADELINE.

Comme vous voyez; ma tante et moi, nous nous mettons toujours ainsi.

MARÉCHAL.

Des manches longues, des corsages montans, des couleurs tristes? Qu'as-tu fait des belles robes que je t'envoyai de Lyon, il y a un an?

ADELINE.

J'en ai donné une à ma tante Flavie et j'ai gardé l'autre. Nous les avons fait faire; mais nous ne les avons jamais mises.

MARÉCHAL.

Et pourquoi?

ADELINE, *embarrassée.*

C'est que ces robes...

Digitized by Google

MARÉCHAL.

Eh bien ! ces robes ?...

ADELINE.

Elles sont beaucoup trop riches... beaucoup trop magnifiques...

MARÉCHAL.

Tu vas mettre une de ces robes.

ADELINE.

Y pensez-vous, mon Dieu ! des robes en damas broché d'or et d'argent !

MARÉCHAL.

C'est superbe !

ADELINE.

Sans doute.

FLAVIE, *à part, entrant par la porte latérale de gauche.*

Voilà mon original revenu.

ADELINE.

Mais on habille les meubles et les cathédrales avec ces sortes d'étoffes et pas les nièces. Votre cadeau a été bien critiqué par ma tante Flavie.

SCENE X.

LOUIS, ADELINE, MARÉCHAL, FLAVIE.

MARÉCHAL.

Mlle Flavie ! Mlle Flavie ! Certes, je fais grand cas de sa personne, de son opinion ; mais je suivrai la mienne, toi aussi.

FLAVIE, *à part, la main posée sur le dos de la causeuse.*

Toujours le même.

MARÉCHAL.

Mets donc une de ces robes de damas ; et en attendant de te montrer à la soirée que vous donnez, va fai-

Digitized by Google

re quelques tours de promenade. Où vous promenez-vous ordinairement?

ADELINE.

Mon Dieu! aujourd'hui, ma tante et moi, nous avions le projet d'aller à Longchamps où nous devions rencontrer M. Ferrières... mais, maintenant...

MARÉCHAL.

Maintenant... il n'y aura rien de changé. Louis, prends une calèche, et conduis ta sœur à Longchamps.

ADELINE.

Avec une pareille robe? miséricorde! jamais!

MARÉCHAL.

C'est ton dernier mot?

ADELINE.

Que penserait-on, que dirait-on? jamais!

MARÉCHAL.

Encore une fois, c'est ton dernier mot?

LOUIS.

Non, il n'est pas possible...

ADELINE, *très-énergiquement.*

Jamais! jamais!

MARÉCHAL.

Je retourne à Orléans.

LOUIS.

Mais, mon oncle...

MARÉCHAL.

Je retourne à Orléans.

LOUIS.

Raisonnez...

MARÉCHAL, *avec feu.*

Raisonner! raisonner! mais c'est la raison qui vous tue. Je ne veux pas raisonner. Laissez-moi partir.

Digitized by Google

FLAVIE.

Restez, monsieur... (*A part.*) Voici l'occasion de le punir.

MARÉCHAL, *à part.*

La tante Flavie... (*Haut et saluant.*) Mademoiselle...

FLAVIE.

Adeline s'habillera comme vous le désirez.

ADELINE.

Mais, ma tante...

FLAVIE.

Je t'accompagnerai aux Champs-Élysées.

ADELINE.

Vous mettrez publiquement une robe pour fauteuil, une robe impossible?

FLAVIE.

Puisqu'il y en a deux, j'en profite!

ADELINE.

Vous! un pareil ridicule!

FLAVIE.

Je veux le partager avec toi, pour être agréable à monsieur.

MARÉCHAL, *à Flavie.*

Mademoiselle, ce n'est pas à vous que je m'adressais... croyez bien...

FLAVIE, *à Maréchal, qui recule à mesure que Flavie marche sur lui.*

Faut-il aussi être en cheveux?

MARÉCHAL.

Mais...

FLAVIE.

On sera en cheveux.

ADELINE.

En vérité, ma tante...

Digitized by Google

FLAVIE.

Vous plaît-il encore, monsieur, que nous portions chacune un bouquet de camélias à la main?

MARÉCHAL.

Eh bien! oui, madame, oui!

FLAVIE.

On aura un bouquet à la main.

ADELINE.

O mon Dieu!

LOUIS, *à part.*

Elle veut rire.

FLAVIE.

Exigez-vous aussi, — la toilette de bal serait alors complète, — que j'aie les bras nus, les épaules découvertes?

MARÉCHAL, *à part.*

Ah! diable!... (*Haut.*) J'en serais ravi, madame.

FLAVIE, *à part.*

C'est une idée fixe... (*Haut.*) Viens, Adeline, viens!

ADELINE.

Mais, ma tante, ce n'est pas sérieusement?...

FLAVIE.

Allons nous parer, te dis-je, pour la promenade et pour la soirée.

ADELINE.

C'est une folie!

FLAVIE, *bas à Adeline, en l'entraînant.*

Non, c'est une vengeance; viens!... (*A Maréchal, en sortant.*) On aura les bras nus...

Elles disparaissent par la porte latérale de gauche.

Digitized by Google

SCENE XI.

LOUIS, MARÉCHAL, *puis* CHARLES, *qui a changé de toilette.*

MARÉCHAL.

Louis, que comptes-tu faire d'ici à ce soir?

LOUIS.

Aujourd'hui, à deux heures, j'ai à défendre à la Cour d'assises un affreux coquin, accusé d'assassinat sur la personne de sa tante, de son cousin et de sa belle-mère. Une superbe affaire que, pour mon honneur et celui de la société, je suis sûr de perdre.

MARÉCHAL, *à Charles, qui vient de la porte de droite.*

Charles, tu vas te rendre au palais de justice.

CHARLES.

Moi!... Pourquoi faire?

MARÉCHAL.

Pour plaider.

LOUIS.

Pour plaider!

CHARLES.

Mais l'avocat, c'est lui.

MARÉCHAL.

Tu te présenteras à la barre, et tu diras au président que ton frère Louis étant gravement malade, tu demandes la permission de le remplacer.

CHARLES.

Mais je suis musicien! sans doute j'ai fait mon droit; j'ai mon diplôme; on ne peut pas m'empêcher de plaider; mais enfin, je ne suis plus que musicien.

MARÉCHAL.

C'est convenu, tu plaideras.

Digitized by Google

CHARLES.

Mais je connais à peine cette affaire...

MARÉCHAL.

Tu l'apprendras à l'audience. Comment font les autres avocats?

LOUIS.

Mais, mon oncle, mille, dix mille objections s'élèvent contre cet étrange projet!

MARÉCHAL.

Je le sais bien; je voudrais qu'il y en eût un million. — Il y avait une fois à Athènes un beau jeune Grec nommé Alcibiade...

CHARLES.

De grâce, qu'attendez-vous de ce burlesque renversement d'idées?

MARÉCHAL.

Ce Grec, dont Socrate avait fait l'éducation...

CHARLES, *s'éloignant.*

Adieu, mon oncle.

MARÉCHAL.

Tu vas au Palais?

CHARLES, *vivement.*

Du tout! je vais au Conservatoire.

MARÉCHAL.

Ainsi, tu romps le pacte?

CHARLES.

Je le romps.

MARÉCHAL.

Tant pis pour ton frère, pour tes sœurs, tant pis pour toi!

CHARLES, *très-vivement.*

Tant pis pour moi... (*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE XII.

MARÉCHAL, LOUIS.

LOUIS.

Mais moi, mon oncle, je cours au Palais. Je ne laisserai pas ce malheureux sans défenseur.

MARÉCHAL.

Défendre un homme qui a commis trois assassinats, mais c'est lui ôter la seule chance de salut qui lui reste : abandonné, il paraîtra un peu intéressant...

LOUIS.

N'importe, mon oncle, je le défendrai.

MARÉCHAL.

Au nom de ce que j'ai pu faire pour toi, pour ta famille, reste.

LOUIS.

Mais...

MARÉCHAL.

J'ai besoin de toi ici, et je te jure sur l'honneur que cet homme sera défendu.

LOUIS.

Vous me le jurez?... En ce cas, je reste.

MARÉCHAL.

Regagnons vite le temps perdu. Voyons, as-tu là du papier, une plume ?

LOUIS.

Sur ce bureau.

MARÉCHAL.

A merveille!... (*Il se place au bureau.*) Fais monter le concierge... (*Louis sort pendant que Maréchal écrit; il rentre immédiatement. — Maréchal continue à écrire une lettre qu'il plie et cachète pendant son dialogue avec*

Digitized by Google

Louis. Il la laisse sur le bureau.) Maintenant, dis-moi, as-tu des pistolets?

LOUIS.

Des pistolets, grand Dieu!

MARÉCHAL.

Voyons, as-tu des pistolets?

LOUIS.

Mais... oui.

MARÉCHAL.

Où?

LOUIS.

Là, dans ma chambre.

MARÉCHAL.

Va m'en chercher un.

LOUIS.

Vous me direz ce que vous comptez faire...

MARÉCHAL.

Tu le verras bien. Apporte-moi aussi de la poudre : je veux charger moi-même.

LOUIS.

Décidément, mon oncle...

MARÉCHAL.

Ne crois tu pas que je vais te faire sauter la cervelle ou me la brûler? Allons, dépêche-toi. — N'oublie pas les capsules.

LOUIS, *qui était près de sortir.*

Vous n'aurez pas de balle.

MARÉCHAL.

Qui t'en demande? Pas de balle... comme pour un duel politique.

LOUIS.

Tous ces mystères...

Digitized by Google

MARÉCHAL.

Seront éclaircis avant ce soir. Mais, au nom du ciel, obéis, va !... (*Il le pousse dehors.*) Et nous, vite, les articles aux journaux... (*Il se remet à écrire.*)

SCENE XIII.

MARÉCHAL, LE CONCIERGE.

LE CONCIERGE, *par la porte du fond entr'ouverte.*

Monsieur m'a demandé?... (*A lui-même.*) C'est sans doute pour quelque logement; j'ai son affaire... (*Il entre. Haut.*) Monsieur m'a demandé?

MARÉCHAL, *qui a écrit sur un papier qu'il pose visiblement sur un coin du bureau.*

Voici pour l'un... (*Au Concierge.*) Mon ami, cette rue est-elle tranquille?

LE CONCIERGE, *à part.*

C'est cela !... (*Haut.*) Oh ! très-tranquille, monsieur, quoiqu'elle aboutisse d'un côté à la rue Neuve-Saint-Augustin et de l'autre aux boulevarts. Il y a un logement superbe sur la cour qui conviendrait parfaitement à monsieur : vaste, s'il a une famille, aéré, s'il est garçon. Il n'est jamais arrivé aucun malheur dans le quartier. Chambre, amtichambre, chambre à coucher; dix-sept croisées. De celles du grenier vous voyez Montmartre, Batignolles, le fort d'Aubervilliers; la salle de billard, salle de bains, cabinet de toilette, cuisine, eaux de la ville. Vous ferez partie de la première légion, du premier bataillon, de la première compagnie de la garde nationale; chambre de domestique, écurie; à deux pas du Théâtre-Italien; on ne souffre pas d'animaux dans la maison.

Digitized by Google

MARÉCHAL, *après avoir écrit sur un second papier qu'il plie et pose pareillement sur le bureau.*

Voilà pour l'autre... (*Au Concierge.*) Vous allez tenir la porte de la rue entr'ouverte.

LE CONCIERGE.

Plaît-il?

MARÉCHAL, *qui n'est plus assis.*

Vous vous placerez derrière pour être prêt à la fermer.

LE CONCIERGE.

Je ne comprends pas.

MARÉCHAL, *sur le devant de la scène.*

Il n'est pas nécessaire que vous compreniez.

LE CONCIERGE.

Monsieur est trop bon.

MARÉCHAL.

Je vais tirer un coup de pistolet.

LE CONCIERGE, *effrayé.*

Monsieur! le gouvernement...

MARÉCHAL.

Il est bien établi. Dès que vous aurez entendu la détonation, vous fermerez vivement la porte. Il se rassemblera beaucoup de monde devant la maison. Vous rouvrirez la porte et vous direz, d'un air inquiet, à la foule qui ne manquera pas de vous interroger, que c'est un jeune homme qui a voulu se tuer sous les croisées de cette maison. Vous désignerez spécialement nos croisées; voilà tout... pour le moment. Allez vite à votre poste, ou plutôt à votre porte, et exécutez fidèlement la consigne. N'oubliez rien, je ne vous oublierai pas... (*En regardant partir le Concierge.*) A-t-il l'air étonné... (*Le rappelant.*) Ah!... faites remettre promp-

Digitized by Google

tement cette lettre à son adresse... (*Il prend la lettre qu'il vient d'écrire et de cacheter.*) Si la personne n'est pas chez elle, on ira la chercher au Palais de Justice où elle doit immanquablement se trouver. Allez.

LE CONCIERGE.

Prenez-vous mon logement?

MARÉCHAL.

Je prendrai toute la maison... mais allez donc!...

SCÈNE XIV.

LOUIS, MARÉCHAL.

MARÉCHAL, *prenant le pistolet des mains de Louis.*

Très-bien!... (*Il le charge.*)

LOUIS.

Encore une fois, mon oncle, réfléchissez.

MARÉCHAL.

Laisse-moi; au diable tes réflexions!...

Il se dirige vers la croisée de droite.

LOUIS, *se plaçant devant lui.*

Où allez-vous?

MARÉCHAL, *armant le pistolet.*

Fais-moi place!...

Il avance le bras pour tirer le pistolet.

LOUIS, *l'arrêtant.*

Qu'allez-vous faire, grand Dieu!

MARÉCHAL.

Éloigne-toi, prends garde!

LOUIS.

On vient!... c'est ma sœur et ma tante...

Maréchal dépose vivement le pistolet sur la table.

Digitized by Google

SCENE XV.

MARÉCHAL, FLAVIE, ADELINE, LOUIS.

FLAVIE, *en toilette de bal.*

Monsieur nous trouve-t-il entièrement à son goût, à sa fantaisie?

MARÉCHAL.

Ravissantes, divines... (*A part.*) Ma belle-sœur Flavie est réellement superbe.

FLAVIE.

Mes bras sont-ils assez découverts?

MARÉCHAL.

Mais...

FLAVIE.

Non, dites, monsieur, en fait de nudité qui peut le moins peut le plus.

ADELINE, *aussi en toilette.*

Voyons, mon bon oncle, vous m'aimez bien?

MARÉCHAL.

Si je t'aime! la fille de mon frère!...

ADELINE.

Eh bien! vous ne voudrez pas que dans cette toilette extravagante j'aille m'exposer aux regards moqueurs des passans. J'ai l'air d'une tapisserie des Gobelins échappée de l'hôtel Bullion. Non, vous ne le voudrez pas!

MARÉCHAL.

Mais si, je le veux!... je t'en prie, partez! la voiture vous attend.

ADELINE.

Et moi, je vous en supplie, n'exigez pas...

MARÉCHAL.

Tu ne veux donc pas te dire : « Puisque mon oncle,

Digitized by Google

qui m'aime comme sa fille, me conseille cette promenade, c'est qu'il a une pensée, un but, et ce but, cette pensée, c'est mon bonheur. »

FLAVIE, *regardant Louis comme pour voir si, de son côté, il y comprend quelque chose.*

Son bonheur!...

MARÉCHAL.

Mais partez!...

FLAVIE.

Viens, Adeline, tes prières sont inutiles; monsieur a besoin de faire prendre l'air à ses étoffes.

ADELINE.

Que vous reviendra-t-il de notre confusion?

MARÉCHAL.

Partez, partez, où je serai forcé!...

ADELINE.

Permettez-moi de vous dire encore...

MARÉCHAL.

Vous m'y forcez!...

Il décharge le pistolet par la croisée de droite.

ADELINE *et* FLAVIE, *poussant un grand cri.*

Ah!

MARÉCHAL, *froidement.*

C'est ainsi que commencent toutes les révolutions.

FLAVIE.

Monsieur, vous êtes un fou!

MARÉCHAL.

C'est le nom qu'on donne d'abord à tous ceux qui font les révolutions. Mais partez! j'ai annoncé votre départ : c'est votre canon des Invalides.

FLAVIE.

Mais quelle est votre idée?...

Digitized by Google

MARÉCHAL.

Mais partez, partez...

Il pousse dehors Adeline et Flavie.

FLAVIE.

Eh bien! oui, j'irai... j'aurai le mot de l'énigme...

Elles sortent.

MARÉCHAL.

Qu'on a de mal à faire le bien!

SCENE XVI.

LOUIS, MARÉCHAL.

LOUIS, *avec anxiété.*

Je veux être pendu, si je comprends un seul mot à tout ceci.

MARÉCHAL.

Toi aussi, tu veux comprendre; te voilà atteint de la maladie des portiers! Mais encore une fois, où est la nécessité banale de toujours comprendre? Est-ce que l'on comprend jamais quelque chose aux grands événemens du monde avant qu'ils soient accomplis? Aurait-on compris le chaos d'où pourtant est sorti l'univers? Laissez faire le génie, et admirez-le.

LOUIS, *se croisant les bras avec une résignation affectée.*

J'admire!

MARÉCHAL.

Crois-tu, par exemple, que lorsqu'Alcibiade?...

SCENE XVII.

LOUIS, MARÉCHAL, LE CONCIERGE.

LE CONCIERGE, *hors de lui-même.*

Ah! monsieur, monsieur!... ce coup de pistolet...

Digitized by Google

MARÉCHAL.

As-tu fait ce que je t'ai ordonné?

LE CONCIERGE.

La rue est pleine de monde jusqu'aux boulevarts.

LOUIS.

Qu'avais-je dit?

MARÉCHAL, *heureux de l'effroi du portier.*

Fort bien!

LE CONCIERGE.

La cour aussi est pleine de monde.

MARÉCHAL.

Très-bien!

LE CONCIERGE.

L'escalier aussi.

MARÉCHAL.

Prodigieusement bien!

LE CONCIERGE.

Fort bien, très-bien, prodigieusement bien!... Mais tout ce monde m'assiége, m'étouffe, pour savoir ce qu'est devenu le jeune homme qui s'est tiré ce coup de pistolet...

LOUIS.

Un jeune homme!...

LE CONCIERGE.

Je ne sais que répondre.

LOUIS.

Encore quelque invention!...

LE CONCIERGE.

On veut savoir s'il est vivant; on veut savoir s'il est mort; d'où il vient; son nom, sa naissance, sa condition...

Digitized by Google

MARÉCHAL.

Dis-leur... où plutôt, je cours leur donner moi-même tous les renseignemens, tous les détails...

LOUIS, *l'arrêtant.*

Non, mon oncle, vous n'irez pas! Voudriez-vous résolument discréditer notre maison, nous perdre de réputation?

MARÉCHAL, *voulant sortir.*

Mais vous n'avez ni réputation, ni maison... malheureux!

LOUIS.

Eh bien! mon oncle, dans l'intérêt de votre propre dignité, je m'oppose à ce que vous sortiez.

MARÉCHAL.

Il s'agit bien de ma dignité! laisse-moi!

LE CONCIERGE, *à part.*

Quel enragé! c'est quelque professeur de barricades sans ouvrage.

MARÉCHAL, *se dégageant des mains de Louis.*

Laisse-moi, te dis-je! — Ah! j'oubliais ces papiers...

Il va prendre les deux écrits qui sont sur le bureau.

LE CONCIERGE, *bas à Louis.*

Je vais chercher la garde et faire empoigner M. votre oncle... (*Il sort.*)

LOUIS, *se mettant devant la porte du fond.*

Encore une fois, mon oncle, vous ne sortirez pas d'ici.

MARÉCHAL.

Et pourquoi cela?

LOUIS.

Il m'est cruel de vous l'avouer, parce que vous venez de perdre tout-à-fait la raison.

Digitized by Google

MARÉCHAL, *du ton le plus grave, se couvrant.*

Laissez-moi passer, monsieur, le frère de votre père vous l'ordonne... (*Louis lui livre passage.*) C'est vous qui ne sortirez pas d'ici... (*Il ferme la porte à clef.*)

LOUIS.

Il m'enferme !... Mon oncle, mon oncle !

MARÉCHAL, *en dehors, d'un ton railleur.*

Je vais chercher la garde.

LOUIS.

Ah ! il se moque de moi. — Il ne connaît pas l'escalier de service ; je serai plus tôt que lui dans la rue, et je ferai conduire dans une maison de santé cet oncle malfaisant...

Il sort par la porte latérale de droite.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUIS, *seul, entrant par le fond.*

J'ai eu beau me précipiter dans la cour, ce démon était arrivé avant moi ; et Dieu sait ce qu'il a dit à la foule amassée dans la rue, et comme elle l'écoutait ! J'étais descendu pour le faire arrêter ; c'est lui qui m'aurait fait arrêter au besoin. Il est vrai que je suis aussi sur le point de perdre la tête. Déjà mes idées... Une grande soirée dans cet appartement qui n'est pas un appartement... Un jeune homme qui s'est brûlé la cervelle, et il n'y a pas plus de jeune homme... La rue

Digitized by Google

en feu... La maison sens dessus dessous... Un coup de pistolet... Ma tante et ma sœur qui sortent épouvantées...

SCENE II.

LOUIS, MARÉCHAL, LE CONCIERGE.

MARÉCHAL, *se frottant les mains.*

A merveille! parfait! sublime! nous avons réussi. Occupons-nous maintenant de la soirée que nous donnons... (*Au Concierge.*) Tu vas faire apporter des gâteaux, du punch, des glaces, va !

LE CONCIERGE.

Une seule question, monsieur : prenez-vous mon logement?

MARÉCHAL, *le mettant dehors.*

Et du champagne frappé.

SCENE III.

LOUIS, MARÉCHAL.

LOUIS.

Mon oncle, je veux savoir enfin...

MARÉCHAL, *s'asseyant dans la causeuse.*

Ce que j'ai fait?

LOUIS.

Oui.

MARÉCHAL.

C'est trop juste.

LOUIS.

Ah!... tout ce monde amassé sous nos fenêtres... Mais je n'entends plus rien dans la rue!

MARÉCHAL.

Dans celle-là... dans la rue de la Michodière... mais dans celle-ci, dans la rue du Port-Mahon... écoute.

Digitized by Google

LOUIS.

En effet... que veut dire!... Le bruit s'est porté de ce côté...

MARÉCHAL.

Et voilà le succès! Figure-toi que lorsque je suis descendu, cent personnes m'ont assailli. Je leur ai dit d'abord que la balle n'avait fait qu'effleurer le front du jeune homme, lequel avait véritablement tenté de se tuer par désespoir d'amour. C'était le départ de la première fusée, le signal du feu d'artifice que j'allumais. Une seconde après, mille badauds répétaient que la balle avait traversé le poumon droit pour aller se loger dans la clavicule. Les bombes lumineuses commençaient à éclater. Déjà mille autres individus mieux informés soutenaient qu'elle avait traversé le cœur de part en part. Un monsieur montrait même la balle... Mais la profession, la position sociale de cet infortuné jeune homme, se demandait-on de tous côtés? Ne m'interromps pas!

LOUIS.

Je ne dis rien.

MARÉCHAL, *se levant.*

Tu m'interromps par ton regard. Le moment était venu de mettre le feu aux grandes pièces d'artifice : je l'ai mis. J'ai répondu : L'infortuné jeune homme est un riche négociant de Bordeaux. Bientôt j'ai entendu qu'on murmurait autour de moi : La victime est un vieux gentilhomme écossais, logé dans la maison où s'est passé l'événement. Toutes ses richesses n'ont pu toucher le cœur de la jeune personne. Erreur! erreur! ripostaient cinq mille autres, encore mieux informés, c'est un diplomate russe qui était amoureux fou de la

Digitized by Google

tante d'un jeune avocat et d'un jeune compositeur qui occupent le rez-de-chaussée... Une fort belle personne! Oh! sur les boulevarts, c'était mieux encore; c'était la pluie de feu. On affirmait que c'était tout simplement un prince indien qui, sur le point d'épouser la jeune sœur d'un avocat, avait été surpris par elle, tandis qu'il était aux genoux d'une autre sœur aînée. Désespéré d'avoir été vu dans cette attitude de haute infidélité, il s'était donné la mort. Encore une fois, ne m'interromps pas!

LOUIS.

Encore une fois, je ne dis rien!

MARÉCHAL.

Tu m'interromps par ton silence... Bref, chaque pavé supporte un menteur, chaque menteur échange son mensonge pour celui qu'on lui verse tout brûlant dans l'oreille. L'homme qui oserait dire la vérité à tous ces braves gens, oui, qui leur soutiendrait que personne ne s'est tué, serait impitoyablement assommé, tué lui-même comme menteur pour son infâme mensonge. Mais tout est fini; j'ai répandu le bruit dans la foule que le blessé allait être transporté chez lui par une issue particulière qui donne dans la rue du Port-Mahon. C'était le bouquet... Ils se sont tous précipités dans cette rue d'où ils ne tarderont pas à s'éloigner, quand ils ne verront sortir personne. Fin du feu d'artifice. Obscurité complète.

LOUIS.

Que va-t-il arriver de tout ceci?

MARÉCHAL, *allant vers la cheminée.*

Rien que de très-heureux; tu verras.

Digitized by Google

SCENE IV.

LE CONCIERGE, LOUIS, MARÉCHAL.

LE CONCIERGE, *bas à Louis.*

Monsieur, il y a là-bas dans ma loge une espèce de commissaire de police, d'officier de paix, qui veut vous parler.

LOUIS, *à lui-même.*

Voilà!... (*Bas au Concierge.*) Je descends.

MARÉCHAL.

Qu'est-ce donc?

LOUIS.

Rien... Je sors, mais je reviens à l'instant même.

MARÉCHAL.

Prends garde de gâter mon ouvrage; mais tu ne le pourrais pas, je t'en défie!

LOUIS.

Oh! non, je ne le gâterai pas...

Il sort avec le Concierge.

SCENE V.

MARÉCHAL, *seul, adossé sur la cheminée.*

Ces pauvres enfans!... ils voudraient bien déchirer le pacte qui les lie à ma volonté, ma volonté qu'ils ont déjà qualifiée de folie. Ils iront jusqu'au bout. D'ailleurs, quoi qu'il arrive, ils trouveront toujours en moi un cœur de père, une raison ferme et deux mains généreuses. Je joue gros jeu, c'est vrai, mais il n'y a que ceux qui jouent gros jeu qui s'enrichissent; et j'ai de quoi faire face à toutes les pertes...

En parlant il va s'asseoir dans un fauteuil de l'autre côté, à droite.

Digitized by Google

SCENE VI.

MARÉCHAL, CHARLES.

CHARLES, *essoufflé, irrité.*

Ouf!... Ah! mon oncle, si vous n'étiez pas mon oncle, je vous dirais des choses...

MARÉCHAL.

Qu'y a-t-il?

CHARLES.

Je reviens du Palais.

MARÉCHAL.

Tu ne devais pas y aller.

CHARLES.

Eh! vous m'avez tant dit qu'il s'agissait de l'intérêt de mes sœurs, de mon frère, de ma famille entière...

MARÉCHAL.

Sans doute, et tu as bien fait de m'écouter; et je m'applaudis...

CHARLES.

Oui, vantez-vous-en! vous avez eu là une idée!... J'enrage! Tenez, mon oncle...

MARÉCHAL.

Je devine : on ne t'aura pas permis de plaider.

CHARLES.

On ne m'a que trop permis. Tous les avocats sont accourus pour m'entendre. C'était trop bouffon... un musicien à la barre! Ma parole d'honneur, il faut déjà avoir un pied sur le vaisseau qui vous mène en Californie pour suivre un conseil comme celui que vous m'avez donné. Du reste, l'attente des curieux que j'avais attirés n'a pas été trompée. Vous croyez peut-être

Digitized by Google

que j'ai cherché à disculper l'accusé dont j'avais accepté la défense? un exécrable coquin!

MARÉCHAL.

Ah! mon Dieu! qu'as-tu fait?

CHARLES.

Ce que j'ai fait! J'ai fait ressortir toutes les circonstances du crime; j'ai prouvé qu'il était encore plus noir qu'on ne le supposait. Enfin, j'ai mis le criminel dans l'impossibilité d'échapper à une condamnation capitale.

MARÉCHAL.

C'est ainsi que tu l'as défendu?

CHARLES.

Aussi fallait-il entendre le public murmurant tout haut de la scandaleuse nouveauté d'une pareille plaidoirie; il fallait voir les avocats pouffer de rire dans leurs bonnets carrés. Enfin, il paraît que j'ai poussé si loin le besoin de parler selon ma conscience, qu'un avocat célèbre, indigné de cette singularité, a demandé à présenter immédiatement sous un jour nouveau la défense de l'accusé.

MARÉCHAL, *à part.*

Ma lettre lui était parvenue.

CHARLES.

Le procureur-général ne l'a pas permis. Enfin, pour achever... Ah! mon oncle, mon oncle!

MARÉCHAL.

Je devine le reste. L'assassin que tu as si bien défendu a été condamné.

CHARLES.

Il a été acquitté! acquitté après u[illegible] cours du procureur-général, qui a so[illegible]

Digitized by Google

me ainsi défendu méritait toute l'indulgence, toute la pitié du jury. Du reste, il a ajouté qu'il y avait tant de circonstances atténuantes, sans compter mon plaidoyer, qu'il n'y avait presque plus de crime... Ainsi, un scélérat avéré, un meurtrier va me devoir la vie.

MARÉCHAL, *se levant.*

Console-toi, un de ces jours, ton frère, l'avocat, prendra pour toi une revanche, en faisant condamner un innocent.

CHARLES, *en colère.*

Mon oncle, assez de plaisanteries! assez de paradoxes! assez d'ironie! assez de mystifications comme cela! Je vous ai fait l'abandon de ma volonté, mais non de ma raison. Je veux savoir la signification, la moralité de cette comédie dont nous nous sommes montrés les trop dociles mannequins. Parlez! quel a été votre but en me faisant un irrésistible devoir d'aller au tribunal? Répondez.

MARÉCHAL.

Si tu veux écoutez l'histoire d'Alcibiade...

CHARLES, *avec fureur.*

Mon oncle!...

SCENE VII.

MARÉCHAL, FLAVIE, CHARLES, ADELINE.

FLAVIE, *fort émue.*

Nous sommes chez nous, enfin!

ADELINE, *de même.*

J'ai cru que nous n'arriverions jamais.

MARÉCHAL, *à part.*

Alerte!

Digitized by Google

ADELINE, *courant vers la cheminée et se chauffant les mains.*

Je suis transie.

CHARLES.

Grand Dieu! quelle toilette !

FLAVIE.

Oui, elle est même un peu hasardée, notre toilette.

CHARLES.

Et d'où venez-vous? Est-ce que vous revenez de la noce?

ADELINE, *d'une voix brisée.*

Nous revenons de Longchamps.

FLAVIE.

En calèche découverte.

CHARLES.

De Longchamps !

FLAVIE.

Nous avons fait sensation, profonde sensation.

MARÉCHAL.

Cela devait être.

FLAVIE.

Vous trouvez, monsieur? on montait sur les chaises pour mieux nous voir.

MARÉCHAL.

Voilà un succès !

FLAVIE.

Je crois même qu'on se les disputait.

MERÉCHAL.

C'est un triomphe alors !

ADELINE, *profondément émue.*

Le triomphe du ridicule. Nous étions assiégées, envahies par la foule des promeneurs. On se pressait aux

Digitized by Google

deux côtés de la calèche : « Quelles sont ces nobles étrangères ? » se demandait-on avec un ironique respect; et l'on répondait : « L'une est la dame de pique, l'autre la dame de carreau. » — Ah! très-bien! — « Du tout! ce sont deux enseignes vivantes qui viennent à Longchamps, comme c'est l'usage, dans le but de faire connaître une riche maison de nouveautés; elles distribuent des prospectus et des échantillons. »

MARÉCHAL, *à part.*

Je suis allé peut-être un peu loin... Mais, non!

FLAVIE.

Et de jeunes cavaliers venaient murmurer aux oreilles de votre nièce : Qu'elle est jolie, qu'elle est charmante!

MARÉCHAL.

Ils avaient raison.

CHARLES.

Ils avaient tort.

MARÉCHAL.

Je ne trouve pas.

CHARLES.

Et moi, je trouve.

ADELINE.

Et ils disaient à ma tante, la comparant aux statues du jardin des Tuileries, qu'elle avait la noblesse de Cléopâtre et les épaules aussi gracieuses que l'Atalante de Coustou.

MARÉCHAL.

Ah! c'est vrai! ils rendaient justice pleine et entière.

FLAVIE.

Ah! c'est votre opinion sur mes épaules, monsieur?

Digitized by Google

MARÉCHAL.

Il n'eût tenu qu'à vous, madame, de la connaître il y a dix ans.

FLAVIE.

Je suis fort peu curieuse, monsieur, vous le voyez, puisque j'ai mieux aimé rester fille que de chercher à connaître cette opinion. Et aujourd'hui encore plus qu'autrefois peut-être, je professe la plus parfaite indifférence pour ces sortes d'énigmes.

MARÉCHAL.

Énigme, c'est le nom dont on flétrit ordinairement et à tort les vérités qu'on ne se donne pas la peine de découvrir.

ADELINE, *à part.*

Qu'ont-ils donc tous les deux?

FLAVIE.

Vous appelez vérité, monsieur, une inconvenance...

MARÉCHAL.

Madame...

FLAVIE.

Brutale, sans exemple. Quand on aime, quand on respecte une femme, on ne lui écrit pas, au moment de lui donner son nom, un billet comme celui...

MARÉCHAL.

Vous allez savoir pourquoi j'écrivis ce billet...

FLAVIE.

Inutile, monsieur, il est des explications qui sont de nouveaux outrages pour ceux qui les écoutent...

MARÉCHAL.

Cependant, madame...

FLAVIE.

Et de nouveaux ridicules pour ceux qui les donnent.

Digitized by Google

Si, à dix ans de distance, j'ai cédé enfin à votre caprice burlesque ; si j'ai voulu m'exposer à l'injure de votre curiosité, c'est qu'il s'agissait de décider ma nièce, tout en vengeant, je l'avoue, mon amour-propre offensé, à condescendre à l'une de vos mille fantaisies, — ma nièce dont l'existence a jusqu'ici dépendu de vous.

CHARLES, *à part.*

De quelle fantaisie veut-elle donc parler ?

FLAVIE.

Soyez content, monsieur, nous venons de passer publiquement pour deux provinciales extravagantes, pour deux caricatures de Cham, enfin pour deux échappées de Charenton.

ADELINE.

Moi, ce qui m'a le plus péniblement affecté...

CHARLES.

Des larmes, ma sœur !

ADELINE.

C'est que nous avons été vues par M. Ferrières.

MARÉCHAL, *à part et triomphalement.*

Allons donc !

CHARLES.

De grâce, dites-moi donc qui vous a forcées à vous donner ainsi en spectacle.

FLAVIE, *montrant Maréchal.*

C'est monsieur !

CHARLES.

Encore vous, toujours vous, éternellement vous ! c'est donc un déchaînement, une rage ?... (*Avec une violence à peine contenue.*) Ah ! monsieur, que n'êtes-vous un étranger ! je vous dirais : sortez, sortez, monsieur !

Digitized by Google

SCENE VIII.

MARÉCHAL, LOUIS, NELSON, CHARLES, ADELINE, FLAVIE.

NELSON, *entrant et fermant la porte.*

Monsieur sortira, mais non pas par la porte... (*Il va ouvrir la fenêtre de droite, et place un fauteuil devant.*) Monsieur, il n'y a qu'un tout petit étage.

MARÉCHAL.

Que veut dire?

NELSON.

La cour est bien pavée, monsieur.

MARÉCHAL.

Encore une fois?

NELSON, *se précipitant sur Maréchal.*

Faut-il que je vous aide, monsieur?

MARÉCHAL, *à Charles et à Louis qui se sont avancés pour le protéger.*

Laissez... (*A Nelson.*) Ah! ça, monsieur, qu'avez-vous?...

Il s'assied sur le bord du bureau et croise les jambes.

NELSON.

Ce que j'ai?... je reviens du sermon.

MARÉCHAL.

Très-peu converti, à ce qu'il me semble.

NELSON, *comiquement irrité.*

J'y ai été parfaitement bafoué. Les gens du monde m'ont reconnu, et ils ont malicieusement souri. Le faubourg Saint-Germain m'a remarqué, et il ne m'a pas épargné non plus ses charitables railleries. Et au moment où le prédicateur s'est écrié : « Quel est le plus coupable de vous tous, pour que je le recommande aux

Digitized by Google

prières des fidèles et afin qu'il ne soit pas réduit en cendres par les flammes de l'enfer? » Une vieille comtesse, perchée sur une chaise haute, une vieille fée que je me souviens d'avoir déjà vue, mais je ne sais plus où, a laissé tomber comme par hasard son éventail sur ma tête.

MARÉCHAL.

La Fatalité !

NELSON.

Non, monsieur, une divinité plus moderne, inconnue aux Grecs et aux Romains, parfaitement connue de vous. Je ne vous ferai pas son portrait, car c'est le vôtre : Visage moqueur, masque de satyre, bouche railleuse, nez qui ricane, regard au fond duquel on lit toute la sincérité d'une profession de foi politique, — la Mystification.

FLAVIE, *à part.*

Cela devient fort divertissant.

NELSON.

Au bruit de cet éventail tombé sur ma tête, tout le monde a éclaté. Le prédicateur lui-même n'a pu garder son sérieux. Le suisse, avec sa hallebarde, jusqu'au donneur d'eau bénite qui s'est permis... et sur la place même du parvis Notre-Dame, j'ai cru voir tous les démons, tous les diables, tous les diablotins du portail, des deux tours et des gouttières, qui se tordaient de rire... La confusion a été complète... Mais j'ai eu la faiblesse, la sottise de vous écouter... je l'ai voulu, c'est ma faute ! Sautez-vous, monsieur?

MARÉCHAL.

Si c'est votre faute, pourquoi voulez-vous?...

NELSON.

S'il n'y avait que le sermon !... Ce n'est pas pour ce-

Digitized by Google

la... c'est pour ceci... (*Il montre un journal et lit.*) *Moniteur du soir*...

LOUIS.

Qu'est-ce donc?

CHARLES.

Quelque nouvelle atrocité de cet oncle dangereux.

NELSON.

C'est l'arrêt qui le condamne à la peine du premier étage sans escalier, et je vous jure par tous mes aïeux qu'il la subira... (*A Maréchal.*) D'ailleurs, si vous devez être représentant, souvenez-vous du 18 brumaire; vos courageux collègues sautèrent par les fenêtres de l'Orangerie de Saint-Cloud : ils vous ont montré le chemin... (*Lisant.*) « *Moniteur du soir*... Aujourd'hui, à deux heures, un accident terrible a troublé la rue de la Michodière ordinairement si paisible. Sous la porte cochère d'une grande maison, un jeune homme s'est brûlé la cervelle pour la sœur d'un compositeur et d'un avocat, logés dans cette maison, Mlle Adeline M...

ADELINE, *au comble de l'étonnement.*

Grand Dieu !

CHARLES.

Ah !

FLAVIE.

Ma nièce !

NELSON.

Attendez...(*Il lit.*) « Nous avons recueilli des renseignemens certains sur ce tragique événement. Ce jeune homme n'est ni un diplomate russe, ni un vieil Écossais, ni un prince indien, ainsi qu'on l'a prétendu, mais un élégant habitué de nos riches boulevarts, M. Nelson de F...

Digitized by Google

FLAVIE.

Est-il possible?

ADELINE.

Il y a cela?

NELSON.

Et bien autre chose encore... (*Il lit.*) « L'incident merveilleux de cette tragique histoire, c'est que les soins les plus prompts, les plus intelligens, ont été donnés au blessé par M. Louis Maréchal, jeune avocat du plus rare mérite. »

LOUIS.

Moi! j'ai donné des soins!

NELSON, *lisant.*

« Il a immédiatement saigné M. Nelson de F... »

LOUIS.

Moi!

NELSON, *lisant.*

« Appliqué de nombreuses ligatures, et enfin, chose inouïe! fait courageusement l'extraction des deux balles logées dans la tête. »

LOUIS.

C'est trop fort! Quand on saura la vérité...

MARÉCHAL.

Est-ce qu'on la sait jamais?

ADELINE.

Que pensera M. Ferrières, s'il vient à lire?...

NELSON.

Je n'ai pas fini... (*Lisant.*) « Le dévouement de cet habile jurisconsulte est d'autant plus digne de la reconnaissance publique que, pour mieux donner ses soins au blessé, il a envoyé son frère plaider à sa place une affaire de laquelle il avait le droit d'attendre un grand

Digitized by Google

succès oratoire. » (*A Maréchal.*) Ah! monsieur, vous avez passé toutes les bornes. Je ne parle pas de moi, mais faire de vos neveux, de votre nièce, la fable, la risée de tout Paris!

CHARLES, *à Maréchal.*

C'est donc vous qui avez écrit cet article?

NELSON.

Parbleu! si c'est lui... Niez-le.

LOUIS, *à part.*

Ce n'est que trop lui.

FLAVIE, *à Maréchal.*

J'admire votre sang-froid, monsieur.

NELSON, *solennellement à Maréchal, toujours assis sur le bureau.*

Avant de quitter ce monde, avez-vous quelques volontés dernières à exprimer?... (*Aux autres.*) Écoutez!

MARÉCHAL.

Alcibiade avait tous les talens imaginables...

Mouvement général d'impatience.

NELSON.

Assez!

MARÉCHAL.

Il possédait tous les agrémens du corps et de l'esprit...

NELSON.

Assez! assez!

MARÉCHAL.

Il avait un chien magnifique...

NELSON.

Assez! assez! assez!

MARÉCHAL, *allant à Nelson.*

Alors, je vous dirai une autre histoire... (*Prenant le*

Digitized by Google

milieu de la scène.) J'ai connu un officier de cavalerie qui avait un poignet de fer...

NELSON.

La croisée...

MARÉCHAL.

Un jour, un impertinent voulut lui faire la politesse que vous me proposez... La croisée était ouverte... il le prit par la poitrine, comme ça, il le souleva et le lança dans la rue...

NELSON, *effrayé.*

Monsieur!... (*Charles et Louis les séparent.*)

MARÉCHAL.

Je suis cet officier de cavalerie... Laissez-moi achever la comparaison.

LE CONCIERGE, *entrant.*

Monsieur, monsieur, il y a là un domestique qui veut absolument vous parler...

Il est suivi d'un groom auquel il indique Nelson. Le groom remet une lettre à Nelson et sort avec le Concierge.

NELSON, *regardant la lettre.*

De Mme de Germainvilliers.

MARÉCHAL.

Lisez.

NELSON, *lisant.*

« Monsieur, votre belle conduite, votre tenue exemplaire, touchante, résignée, aujourd'hui, au sermon de l'abbé Justin, ont ravi tous ceux qui ont eu le bonheur de jouir de ce spectacle édifiant. » Que veut dire?

MARÉCHAL.

Poursuivez!...

NELSON.

C'est une moquerie amère.

Digitized by Google

MARÉCHAL.

Poursuivez, vous dis-je.

NELSON, *lisant.*

« Pour ma part, j'en suis émerveillée ; votre action, monsieur, dissipe bien des préventions. Elle a particulièrement conquis l'estime de ma cousine, la respectable marquise de Richebois. » — (*Il s'écrie.*) La fée à l'éventail ! — (*Reprenant sa lecture.*) « Veuillez demain passer chez moi ; j'ai des excuses à vous adresser ; j'ai mieux encore à vous offrir. » Ai-je bien lu ?

CHARLES.

C'est très-clair. Mme de Germainvilliers te rappelle.

LOUIS.

Pour te donner sa fille.

NELSON, *avec une extrême politesse, à Maréchal.*

Continuez, monsieur, l'histoire d'Alcibiade...

MARÉCHAL.

Il avait un chien magnifique...

FERRIÈRES, *dehors.*

Inutile d'annoncer...

FLAVIE, *voyant entrer Ferrières.*

M. Ferrières !

ADELINE.

Lui !

MARÉCHAL, *à part, tirant sa montre.*

Il est en retard de dix minutes.

SCENE IX.

NELSON, LOUIS, CHARLES, FERRIÈRES, MARÉCHAL, ADELINE *et* FLAVIE.

FERRIÈRES, *à Louis et à Charles, avec empressement. Il tient un journal qu'il froisse.*

Mes amis... ma visite a droit de vous surprendre :

Digitized by Google

mais je suis si indigné... (*Se retournant et apercevant les autres personnages.*) Ah! pardon, monsieur... mesdames...

MARÉCHAL.

Continuez, monsieur; pourquoi cette indignation?

FERRIÈRES. *confus.*

Je ne sais si je dois... je ne m'attendais pas...

CHARLES.

Expliquez-vous... cette émotion...

FERRIÈRES, *à Charles et à Louis.*

Je sortais à peine de chez vous, mes amis; vous aviez consenti à remettre à trois ans mon mariage avec votre sœur... et votre sœur, dans une toilette qui, certes, n'indique pas la tristesse d'un retard dont je ne croyais pas être seul à souffrir, courait immédiatement aux Champs-Élysées. J'y étais aussi; t'en viens, oui, j'y suis allé, attiré par une douce habitude... Je vous y ai vue, mademoiselle.

ADELINE.

Moi aussi, monsieur, je vous ai vu.

MARÉCHAL, *bas à Adeline.*

Tais-toi!

FERRIÈRES.

Des jeunes gens, quelle inconvenance! quelle audace! vous suivaient, vous parlaient... Ils osaient vous parler!... Oh! ma jalousie!... et vous les écoutiez!...

ADELINE.

C'est faux! mais c'est faux!

FERRIÈRES.

Et ceci, est-ce encore faux?... (*Il déploie un journal et lit.*) « *Messager du soir*... Démenti donné au *Moniteur du soir*... Événement tragique de la rue de la Mi-

Digitized by Google

chodière. — M. le rédacteur, je vous prie de vouloir bien publier dans votre estimable feuille, que je me suis si peu tué pour Mlle Adeline M..., qu'à l'heure où l'on me fait mourir, j'écoutais un sermon de l'abbé Justin à Notre-Dame; et je puis vous certifier, en outre, que Mlle Adeline, la sœur du jeune compositeur et du jeune avocat, doit se marier dans huit jours avec un de ses cousins... Agréez, M. le rédacteur, etc., Nelson de F... »

NELSON.

Encore moi!

MARÉCHAL, *bas à Nelson.*

Ne démentez rien, ou vous ne saurez jamais la fin et la moralité de l'histoire d'Alcibiade.

FERRIÈRES, *à Adeline.*

Vous vous marieriez avec un autre que moi? c'est impossible, mademoiselle, oh! c'est impossible! quand je viens de faire un dernier appel à la bonté de mon père, à la tendresse de ma mère; quand ils consentent enfin à ce que notre mariage ait lieu tout de suite.

ADELINE.

Mais, monsieur, je vous jure...

MARÉCHAL, *interrompant Adeline.*

Eh bien! l'on verra, monsieur...on verra de vaincre la résistance obstinée de ma nièce.

LE CONCIERGE, *annonçant.*

Le directeur de l'Opéra-Comique!

CHARLES.

Le directeur!... pas possible!

MARÉCHAL, *avec emphase.*

Qu'il attende!

Digitized by Google

LE CONCIERGE, *répétant.*

Qu'il attende!... (*A Louis.*) Pour vous, monsieur, ce billet... (*Il sort.*)

MARÉCHAL, *à Charles.*

Ton opéra est reçu.

CHARLES.

Reçu! vous croyez?...

MARÉCHAL.

J'en réponds. Tu l'emportes sur le compositeur magyar. Ton plaidoyer a rasé ses fortifications.

LOUIS, *qui a lu son billet avec joie.*

Je suis nommé!... déjà? Ce revirement!...

MARÉCHAL.

N'a rien qui m'étonne : cela devait être. Ton opération chirurgicale te met dans l'opinion publique au niveau grotesque et bouffon du polkeur de Mme la princesse Aloïse de Kirchberg.

ADELINE.

En vérité, on dirait que tout ce qui arrive, vous l'aviez prévu.

FLAVIE.

Ma foi! on le croirait.

MARÉCHAL.

Alcibiade, seul, cet illustre, ce sublime fou, a tout prévu : c'est à lui seul qu'il faut rendre grâce, si tout le monde ici est sauvé, si tout le monde ici est content... tout le monde... (*A Flavie.*) excepté vous, madame, à qui une solennelle réparation est due... (*Lui tendant la main.*) Celle-ci vous paraît-elle suffisante?

CHARLES, *à Flavie.*

Ma tante, soyez deux fois notre tante.

Digitized by Google

FLAVIE, *à Maréchal.*

Et vous avez attendu dix ans!

MARÉCHAL.

J'attendais... d'avoir vu vos épaules.

FLAVIE.

Encore! monsieur!...

NELSON, *à part.*

Il y tient.

FLAVIE.

Mais enfin, pourquoi cela, monsieur?...

Ferrières a entraîné insensiblement Adeline près de la cheminée.

MARÉCHAL.

Parce que la première nuit de mes noces, quand ma jeune femme et moi nous nous trouvâmes seuls dans un appartement tout parfumé d'amour et de mystère, je m'aperçus qu'elle était... bossue.

NELSON, *éclatant de rire.*

Bossue!

MARÉCHAL.

De l'épaule droite... comme Alexandre le Grand. Je n'eus pas d'héritier... Je tiens beaucoup maintenant à en avoir pour leur laisser ma fortune, car je suis riche, très-riche.

CHARLES.

Et ces malheurs, ces banqueroutes?...

MARÉCHAL.

Pure invention! Ma prétendue misère n'était qu'un moyen imaginé pour vous engager à sortir de la vôtre. Voilà mon histoire.

NELSON, *d'un ton pressant.*

Mais celle d'Alcibiade?

Digitized by Google

TOUS, *avec le même intérêt.*

Ah ! oui, celle d'Alcibiade.

MARÉCHAL.

Est-ce que je ne vous l'ai pas dite?

TOUS.

Non !

MARÉCHAL.

Asseyez-vous... (*Tous s'asseyent; Maréchal est au milieu.*) Après avoir été le favori de la gloire et de la renommée, Alcibiade, cet élégant capitaine, ce lion, comme on dirait maintenant, de la société athénienne, fut un jour tout supris de ne plus entendre parler que de ses dettes, de ses embarras d'argent, que de ses vices : choses mesquines et honteuses. Son étoile pâlissait. Que fit-il pour rompre le courant de l'opinion, pour détourner brusquement l'attention de ses frivoles concitoyens ! Un trait de génie ! Il coupa la queue de son chien, un chien de toute beauté, au poil doux et soyeux, dont il aimait à se faire suivre à travers les blanches rues d'Athènes. Aussitôt grand bruit dans la vil e : la défaite des Thermopylés, la victoire de Salamine causèrent moins d'émotion que cette nouvelle : Alcibiade a coupé la queue de son chien ! Dès ce moment, tout le monde recommença à parler du jeune capitaine; mais ce fut d'une toute autre manière. « Par Junon ! se disait-on partout en se rencontrant, avez-vous vu Alcibiade? avez-vous remarqué son chien? — Cet Alcibiade est-il singulier! est-il original ! Par Jupiter ! est-il spirituel ! — Comment peut-on laisser sans emploi un citoyen aussi distingué? » Bref ! on ne parla plus d'Alcibiade qu'avec le plus grand intérêt. Périclès lui-même, le grand Périclès, soulevé, entraîné par le flot toujours

Digitized by Google

croissant de la rumeur publique, le nomma général des armées du Péloponèse; et Alcibiade, ainsi poussé par l'immense popularité de son chien, gagna la fameuse bataille de Byzance... (*Il se lève.*) Que son histoire soit la vôtre! qu'elle soit celle de tout le monde! Parle-t-on de vous d'une manière trop défavorable, c'est votre histoire, M. Nelson; ou bien le monde vous oublie-t-il, malgré vos vertus et vos belles qualités, et c'est votre exemple, mes neveux et ma nièce, imitez Alcibiade! coupez vite la queue de vos chiens. O mes bons amis! vous étiez tous perdus, je vous voyais rouler dans le gouffre de la modestie; vous tourniez au sublime d'une manière effroyable. J'ai eu pitié de vous, je vous ai tendu la main, je vous ai sauvés, oui, tous sauvés... en vous rendant tous ridicules.

LE CONCIERGE, *entrant vivement avec un journal.*

Le *Journal pour rire.* (*A Maréchal.*) Monsieur, la cour est encombrée de voitures... on se rend à votre soirée.

MARÉCHAL, *avec un orgueil triomphant.*

Ce sont les Athéniens qui arrivent.

NELSON, *déployant le journal.*

Grande ménagerie politique... M. Maréchal, votre caricature!...

Tous s'approchent et rient aux éclats.

MARÉCHAL.

Ma caricature! Ah! maintenant je suis sûr d'être nommé représentant... Mon chien aussi a la queue coupée. Le ridicule!... Le ridicule!... autrefois il tuait...

NELSON.

Aujourd'hui il fait vivre.

FIN.

Digitized by Google